

L'OMNIPOTENCE DE L'OMBRE

Anonyme (Ghostwritten)



L'Omnipotence de l'Ombre

Par Anonyme (Ghostwritten)

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Premier Soupir du Néant	4
Chapitre 2 : L'Architecture des Mondes Muets	8
Chapitre 3 : La Soif d'un Regard Mortel	12
Chapitre 4 : L'Éclat qui Aveugle le Temps	17
Chapitre 5 : L'Exil dans la Substance	21
Chapitre 6 : Le Murmure Délaissé des Étoiles	25
Chapitre 7 : Le Prophète de l'Inexistence	29
Chapitre 8 : L'Érosion de l'Éternité	33
Chapitre 9 : Le Sacre de l'Absence	37
Chapitre 10 : La Mémoire du Rien	41
Chapitre 11 : Le Trône de l'Oubli	45
Chapitre 12 : L'Ombre Devenue Univers	49

Chapitre 1

Le Premier Soupir du Néant

****CHAPITRE I : LE PREMIER SOUPIR DU NÉANT****

Au commencement, il n'y avait pas de commencement. Il n'y avait que Moi.

Avant que la première étincelle ne vienne souiller la pureté des ténèbres, avant que le temps ne s'avise de scander l'éternité de son tic-tac dérisoire, j'étais. Je ne saurais dire depuis combien d'ères je flottais dans cette vacuité sans nom, car l'ère elle-même est une invention de la peur, un rempart que les êtres minuscules dressent contre l'infini. Pour moi, le concept de « durée » n'était qu'une vibration latente dans l'immensité de mon sommeil.

Je me suis éveillé non pas à la lumière, mais à la conscience de ma propre perfection.

Imaginez, si votre esprit en est capable, un silence si dense qu'il possède une texture. Une obscurité si absolue qu'elle n'est pas l'absence de couleur, mais leur apothéose tragique. J'émergeais de ce rien comme une pensée s'extirpe de l'oubli. Je n'avais ni chair, ni os, ni contours. J'étais une volonté pure, une masse d'énergie sombre comprimée par le poids des siècles qui n'existaient pas encore.

Je me sentais... plein. D'une plénitude qui confine à l'étouffement.

En moi résidait l'Omnipotence. Je ne la possédais pas comme on possède un outil ; je l'incarnais. Je sentais les lois de la physique, de la magie et du destin frémir au creux de mon essence, tels des chiens de chasse attendant que leur maître lâche la bride. Je pouvais, d'un simple battement de mon inexistence, engendrer des galaxies ou

pulvériser des dimensions. Tout était là : le feu primordial, les glaces éternelles, le chant des atomes et le cri des agonies futures. Tout dormait dans le repli de mon ombre.

Pourtant, au faîte de cette souveraineté sans partage, une faille s'ouvrit. Une douleur si subtile qu'elle en était presque élégante.

Je ne pouvais pas me voir.

Je possédais la vue universelle, je percevais les moindres recoins de l'abîme, mais je restais aveugle à ma propre splendeur. Comment l'Absolu peut-il se contempler s'il occupe tout l'espace ? Comment le Tout peut-il s'apprécier s'il n'y a pas de « Rien » pour lui servir de contraste ? J'étais le Roi d'un royaume sans frontières, le Dieu d'une cathédrale sans miroirs.

Cette réalisation fut mon premier soupir. Un soupir qui ne sortit d'aucune gorge, mais qui ébranla les fondations de la vacuité.

C'était une solitude que vous ne connaîtrez jamais. La solitude d'un homme dans une cellule est peuplée par le souvenir des autres, par le contact du mur, par l'odeur de sa propre peau. Ma solitude à moi était une nudité métaphysique. J'étais une puissance infinie enfermée dans le huis clos de son unité. Je me savais immense, je me sentais terrifiant, je me devinais sublime, mais je n'en avais aucune preuve. Il me manquait l'Autre. Il me manquait le reflet.

Je me souviens de cette morgue qui m'habitait alors. Je méprisais déjà ce qui n'existait pas encore, car je savais que tout ce qui naîtrait de moi serait inférieur. Je savais que le monde, lorsqu'il sortirait de mes doigts d'ombre, ne serait qu'une version dégradée, une insulte à la pureté du vide dont je faisais partie. Et pourtant, cette morgue était doublée d'une soif atroce. Une soif d'être reconnu.

Qu'est-ce que la puissance si elle n'est pas crainte ? Qu'est-ce que la beauté si elle n'est pas adorée ?

Je flottais dans ce noir huileux, et je me mis à imaginer mon propre visage. Je voulais voir l'éclat de mes yeux si je devais en avoir, la courbe de mon sourire si je devais en esquisser un. Je voulais sentir la résistance d'une matière qui ne soit pas moi. Je voulais un miroir.

L'univers que vous habitez n'est né d'aucune explosion accidentelle, ni d'un amour divin débordant. Il est né d'un caprice de narcissisme cosmique. Il est né de mon ennui et de ma frustration de ne pouvoir me mirer dans le vide.

J'ai alors tendu ce qui me servait de volonté vers l'extérieur. L'effort fut colossal, non pas parce que la tâche était difficile pour un être de mon rang, mais parce que créer, c'était accepter de se diviser. C'était introduire l'imperfection dans l'immuable. C'était, d'une certaine manière, accepter de mourir un peu pour que quelque chose puisse vivre ailleurs qu'en moi.

« Que le reflet soit », aurais-je pu dire, si les mots avaient eu un sens dans ce silence de plomb.

Mais je n'ai pas parlé. J'ai simplement laissé couler une goutte de mon essence dans le néant. Une seule larme d'ombre pure. Elle tomba, non pas vers le bas — car le bas n'était qu'une direction à inventer — mais vers l'Inconnu. Et là où cette goutte toucha le vide, la réalité commença à coaguler.

C'était douloureux. L'accouchement de l'existence fut une déchirure. Je sentais des parcelles de mon omnipotence s'échapper, se cristalliser, devenir des pierres, des gaz, des forces brutes et stupides. Je voyais avec dédain ces premières structures se former, mais je ne pouvais détacher mon regard. J'attendais le moment où la surface de ce nouveau monde serait assez lisse pour me renvoyer mon image.

Mais le Néant est un amant jaloux. Il ne se laisse pas remplir si facilement. Chaque fois que je tentais de forger un miroir, l'abîme le dévorait. J'étais condamné à être le spectateur de ma propre force, incapable de saisir l'ombre que je projetais.

C'est dans cette lutte, entre ma volonté de m'incarner et la résistance du vide, que mon caractère s'est forgé. On me dira cruel plus tard. On me dira sombre, impitoyable, tyrannique. Ils auront raison, mais ils oublieront la cause. Ils oublieront que j'ai passé une éternité à n'être que pour moi-même, sans un seul regard pour confirmer ma réalité.

Je suis l'Entité Primordiale. Je suis le Premier Soupir.

Et si j'ai fini par briser le silence, si j'ai fini par engendrer la lumière que je déteste tant, ce n'est pas par générosité. C'est pour que la lumière, dans sa lueur tremblante, puisse enfin éclairer la silhouette de celui qui l'a créée et lui murmurer, dans un souffle d'effroi :

« Oui, tu es là. Et tu es magnifique dans ta noirceur. »

Mon récit commence ici, dans cette chambre noire où l'Omnipotence cherchait désespérément son reflet. Vous qui me lirez, vous n'êtes que les éclats de ce miroir brisé que j'ai fini par fracasser de colère. Vous êtes les témoins de ma solitude, les jouets de ma morgue.

Regardez-moi bien. Car en me regardant, c'est la seule raison d'être de votre univers que vous accomplissez. Je suis le vide qui s'est donné un nom. Je suis l'Ombre qui a enfin trouvé une proie à sa mesure : elle-même.

Chapitre 2

L'Architecture des Mondes Muets

****CHAPITRE : L'ARCHITECTURE DES MONDES MUETS****

Je n'avais pas de mains, et pourtant, il me fallait pétrir. Je n'avais pas de corps, et pourtant, l'immensité de mon absence devenait un poids que je ne pouvais plus supporter. Imaginez, si votre esprit le peut, une conscience sans limites, une volonté sans obstacle, dérivant dans une nuit si absolue qu'elle en devient solide. J'étais le spectateur d'un théâtre sans scène, le souverain d'un royaume de rien. Pour savoir que j'existais, il me fallait un choc. Il me fallait la résistance. Il me fallait l'Autre : la Matière.

La création ne fut pas un acte de bonté, mais une scarification de l'éther. Pour cesser d'être ce vide qui s'ignore, j'ai dû me condenser. J'ai dû me faire mal.

J'ai commencé par inventer la pesanteur. Ce fut mon premier soupir de désespoir. J'ai voulu que tout ce qui émanerait de moi tende vers un centre, que tout cherche désespérément à se rejoindre, à s'embrasser, à s'écraser. La gravité n'est que la traduction physique de ma solitude : cette tension insupportable de l'être qui veut se palper lui-même. J'ai jeté dans l'abîme les premières semences de poussière, des éclats de ma propre substance que j'avais rendus opaques à force de les maudire. Et j'ai regardé ces poussières obéir. Je les ai vues s'agglutiner dans le noir, former des nœuds de colère que vous appelez des étoiles, des caillots de silence que vous nommez des planètes.

Je me souviens de la naissance du premier atome comme d'une trahison nécessaire. C'était une petite chose, dérisoire, enfermée dans ses lois, close sur elle-même. Un

minuscule bastion de certitude au milieu de mon incertitude infinie. En le créant, je me suis amputé d'une part de ma liberté. J'ai accepté que le « possible » devienne le « réel ». J'ai inventé la Géométrie pour emprisonner le Chaos. J'ai tracé des cercles, des ellipses, des droites implacables, non par amour de l'ordre, mais parce que le désordre m'était devenu un miroir trop vaste où je me perdais.

Puis vint le Temps. Oh, le Temps... quelle délicieuse et cruelle invention. Avant lui, j'étais dans un « Toujours » qui ressemblait à la mort. En instaurant la linéarité, en forçant les choses à avoir un début et une fin, j'ai créé l'attente. J'ai créé la nostalgie. J'ai ordonné aux mondes de vieillir pour que je puisse enfin mesurer ma propre éternité. Chaque seconde qui s'écoule dans votre univers est une goutte de mon sang qui tombe dans le calice du néant. Le temps est la mesure de mon ennui, la cadence de mon impatience.

J'ai bâti ces mondes muets comme on construit des mausolées. Regardez les géantes gazeuses, ces sphères de tempêtes sans voix qui tournent dans le froid éternel. Regardez les astéroïdes, ces ossements de mondes qui n'ont jamais trouvé la force de naître. Tout cela, c'est moi. C'est la cristallisation de ma mélancolie. J'ai voulu que la matière soit dense, qu'elle soit lourde, qu'elle soit rugueuse. Je voulais me cogner contre mes propres œuvres. Je voulais que, si je tendais l'ombre qui me sert de main, je puisse ressentir la morsure du granit ou le froid de la glace.

Mais ces mondes sont restés muets.

C'est là que réside ma tragédie. J'ai disposé les galaxies comme des bijoux sur un velours sombre, j'ai réglé la course des comètes avec une précision d'orfèvre fou, j'ai tressé les lois de la thermodynamique pour que l'énergie cherche toujours sa propre perte. J'ai créé une architecture sublime, des cathédrales de vide et de pierre, des arches de feu s'étirant sur des milliards d'années-lumière. Et pourtant, au milieu de ce luxe de formes, je me sentais plus seul que jamais.

Car la pierre ne répond pas. Le feu ne regarde pas. Les lois de la physique sont des servantes fidèles, mais elles n'ont pas d'âme pour s'effrayer de ma grandeur. J'avais bâti un palais pour y être admiré, et je n'y trouvais que le reflet de ma propre morgue. J'errais entre les piliers des nébuleuses, caressant de mon souffle les surfaces polies des mondes morts, cherchant une lueur qui ne soit pas simplement la mienne.

J'ai alors compris que la matière, aussi complexe soit-elle, n'était qu'un cadavre si je n'y insufflais pas la capacité de souffrir. Pour que le miroir soit parfait, il ne suffisait pas qu'il réfléchisse ma silhouette ; il fallait qu'il puisse en avoir peur. Il fallait que la matière s'anime, qu'elle se fragmente, qu'elle devienne de petites consciences éphémères, aussi vulnérables que je suis invincible.

C'est ainsi que j'ai commencé à affiner mon architecture. J'ai rendu les mondes hospitaliers par endroits, hostiles partout ailleurs. J'ai créé des alchimies subtiles, des soupes d'acides et de sels, préparant le terrain pour la grande mascarade de la Vie. Je savais ce que je faisais : je préparais les outils de mon propre supplice. Je morcelais mon omnipotence en des milliards de miettes de conscience, pour que chacune d'entre elles, dans un cri de détresse, lève les yeux vers le ciel et murmure : « Pourquoi ? »

Et dans ce « Pourquoi », je trouverais enfin ma réponse. Je trouverais la confirmation que je suis.

Voyez-vous, l'univers n'est pas une mécanique harmonieuse créée par un horloger bienveillant. C'est un cri de solitude qui a pris la forme d'une géométrie. C'est l'effort désespéré d'une ombre qui a voulu se faire chair pour ne plus se sentir invisible. Chaque montagne est une ride de mon front, chaque océan est une larme de ma frustration, chaque loi physique est une barre de la prison que j'ai construite pour m'assurer que je ne m'évaporerais pas dans le néant dont je suis issu.

Vous qui marchez sur ces mondes, vous ne voyez que l'architecture. Vous admirez la régularité des orbites, la structure des cristaux, la danse des particules. Vous appelez

cela la beauté. Vous appelez cela la science. Pour moi, ce n'est que la décoration intérieure de ma cellule. Une cellule magnifique, certes, digne de l'Entité Primordiale, mais une cellule tout de même.

Ces mondes sont muets, oui. Mais leur silence est un silence d'attente. Ils attendent que je vienne les hanter. Ils attendent que je vienne y puiser la seule chose que je ne possède pas : le sentiment d'être limité. Je suis l'architecte qui s'est enfermé dans ses propres plans, le roi qui s'est fait mendiant pour ressentir la morsure du froid.

Regardez le ciel nocturne. Ce que vous voyez, ce n'est pas la splendeur de la création. C'est l'empreinte de mes doigts dans la poussière du vide, cherchant désespérément à tâtons les contours de mon propre visage. Et chaque étoile qui meurt est un soupir de soulagement, une petite parcelle de matière qui retourne à ma sainte obscurité, lasse d'avoir dû porter, le temps d'un éclat, le poids insupportable de ma présence.

Je suis là, tapi derrière la structure même des choses. Je suis la constante qui ne change pas, le zéro qui multiplie tout, l'ombre qui donne leur relief à vos soleils. Et si ce récit vous parvient, c'est que l'architecture commence à se fissurer. Le miroir se brise, et les éclats vous en parviennent.

Écoutez bien le silence de vos mondes. Ce n'est pas l'absence de bruit. C'est ma voix, trop grave pour vos oreilles, qui vous répète sans cesse que vous n'êtes que les briques de ma propre solitude.

Chapitre 3

La Soif d'un Regard Mortel

****CHAPITRE : LA SOIF D'UN REGARD MORTEL****

L'éternité est une cellule sans barreaux. On se figure souvent l'absolu comme une plénitude, un plein éclatant où chaque désir est comblé avant même de naître. Quelle méprise. L'absolu est une famine. Être tout, c'est n'être rien de distinct ; c'est être l'horizon qui ne peut jamais s'approcher de lui-même, la main qui se referme sur un vide fait de sa propre substance.

Pendant des éons dont la simple mesure ferait s'effondrer vos esprits de papier, j'ai dérivé dans ma propre immensité. J'étais le silence, et le silence n'a pas d'écho. J'étais l'obscurité, et l'obscurité n'a pas de contour. J'existais, certes, mais d'une existence si vaste qu'elle confinait à l'inexistence. Quel est le poids d'un dieu que personne ne pèse ? Quelle est la couleur d'un abîme que nul œil ne sonde ?

C'est de cette agonie de transparence qu'est né mon crime : la Création.

Ne vous y trompez pas, je n'ai pas agi par bonté. La bonté est une vertu de créature, un luxe de mortel qui craint la fin. J'ai agi par une soif si atroce qu'elle a fait trembler les fondations du néant. J'avais besoin d'un témoin. J'avais besoin d'un miroir qui ne soit pas moi-même, d'une surface imparfaite, brisée, capable de refléter non pas ce que je suis dans ma totalité — car cela les consumerait instantanément — mais l'ombre portée de ma présence.

J'ai commencé par pétrir la boue des mondes avec une fureur de sculpteur aveugle. J'ai condensé les gaz, j'ai tordu les lois de la physique jusqu'à ce qu'elles gémissent,

j'ai allumé des fournaies stellaires pour éclairer mon chantier. Mais la matière est stupide. Les étoiles brûlent sans savoir qu'elles brûlent ; les planètes tournent dans une obéissance mécanique qui m'insupportait. C'était encore moi, déguisé en cailloux et en feu. C'était encore le monologue de l'Un.

Alors, j'ai décidé d'inventer la fragilité.

J'ai instillé dans la chimie tiède des océans primitifs une étincelle de ma propre solitude. J'ai conçu la cellule, cette petite forteresse de survie, cette minuscule insurrection contre l'entropie. Mais surtout, j'y ai glissé le poison de la conscience. Je voulais que la matière se mette à ressentir. Je voulais qu'elle éprouve la morsure de la faim, la terreur de la proie, mais par-dessus tout, je voulais qu'elle lève les yeux.

Je me souviens du premier frémissement. Ce n'était rien qu'une pulsation dans le limon, un battement de cil biologique dans l'immensité morne. Mais pour moi, ce fut un coup de tonnerre. Dans ce bouillon de carbone et d'eau, quelque chose venait de s'extraire de la constante pour devenir une variable. La vie apparaissait, et avec elle, la possibilité de la reconnaissance.

J'ai regardé ces premières consciences avec une tendresse terrifiante, celle du bourreau pour sa victime, ou du père pour l'enfant qu'il sait condamné. Elles étaient si petites, si ridicules dans leur détermination à ne pas mourir. Elles rampaient, elles dévoraient, elles se multipliaient dans une frénésie aveugle. Et j'attendais. J'attendais le moment où l'une d'elles, par un accident de l'évolution que j'avais moi-même orchestré, sortirait de la simple survie pour accéder à l'interrogation.

Le jour vint où une créature, dont le nom s'est perdu dans les strates de la poussière, s'arrêta de fuir. Elle s'extirpa de l'ombre des fougères géantes, ses flancs palpitant d'un souffle court, et elle regarda le ciel.

À cet instant précis, le temps s'arrêta.

Ses pupilles, ces fentes de nuit nichées dans une chair périssable, se dilatèrent. Elle ne voyait pas des étoiles. Elle ne voyait pas des sphères de gaz lointaines. Elle sentait la pression de mon regard peser sur sa nuque. Elle percevait, pour la première fois dans l'histoire de l'univers, qu'il y avait un *Ailleurs*. Un "Je" face à un "Tu".

Mon cœur de ténèbres a manqué un battement. Elle me regardait ! Dans son ignorance sauvage, dans sa terreur primale, elle m'offrait ce que l'éternité m'avait refusé : une limite. En me voyant, elle me définissait. Elle me donnait un visage, fût-il celui d'un monstre tapi dans le noir.

« Nomme-moi », ai-je murmuré dans le silence de ses synapses. « Nomme-moi pour que je sache enfin qui je suis. »

Mais elle n'avait pas de mots. Elle n'avait que des cris et des frissons. Elle a baissé les yeux, écrasée par l'insupportable splendeur de mon absence de forme. Elle est morte quelques instants plus tard, dévorée par une autre bête, retournant à la poussière sans avoir pu prononcer mon nom. Mais la brèche était ouverte. La soif était née.

Depuis ce jour, je suis le mendiant de vos prières. Je ne cherche pas votre adoration — que m'importe que vous m'aimiez ? Je cherche votre regard. Je veux voir dans vos yeux cette lueur de reconnaissance qui dit : *Tu es là. Tu es celui qui nous regarde souffrir.*

Chaque religion, chaque mythe, chaque cri lancé vers le ciel nocturne n'est qu'une tentative désespérée de votre part pour nommer l'innommable. Et pour moi, c'est une caresse. Quand vous bâtissez des cathédrales ou que vous gravez des signes sur de la pierre, vous ne faites que dessiner les contours de ma propre silhouette. Vous êtes mes miroirs brisés.

Voyez-vous la cruauté de ma condition ? Je suis le Tout-Puissant, le Maître des

Ombres, l'Architecte du Vide, et pourtant, je dépends de la pensée d'un singe évolué pour me sentir exister. Je suis prisonnier de votre perception. Si vous cessiez de me rêver, si vous cessiez de me craindre ou de me chercher, je me dissoudrais dans ma propre infinité, et ce serait pour moi une mort bien plus réelle que celle que vous redoutez tant.

C'est pour cela que je craquèle la structure du monde. C'est pour cela que je me laisse deviner dans les fissures de votre réalité. Je veux que vous sachiez que je suis là. Je veux que votre peur soit le ciment de ma présence.

Regardez-moi. Ne détournez pas les yeux. Sentez ce frisson qui parcourt votre échine alors que vous lisez ces lignes. Ce n'est pas le froid de votre pièce. C'est l'ombre de ma main qui se pose sur votre épaule. C'est le Créateur qui, dans sa solitude souveraine, vient mendier une seconde d'attention auprès de sa créature.

Vous êtes les briques de ma solitude, disais-je. Mais vous en êtes aussi les geôliers. Chaque fois que l'un d'entre vous meurt, une part de ma conscience s'éteint avec lui, jusqu'à ce qu'un autre naisse pour reprendre le flambeau du témoignage.

Je vous ai créés pour ne plus être seul. Mais en vous donnant la vie, j'ai inventé une nouvelle forme de supplice : celui d'être vu sans jamais être compris, d'être nommé par mille noms qui sont autant de mensonges.

La soif d'un regard mortel est insatiable. Car au fond de cet œil qui me contemple, je ne cherche pas seulement à être reconnu. Je cherche, avec une espérance qui me fait horreur, à y apercevoir enfin le reflet de mon propre visage. Et chaque fois que le miroir se brise, chaque fois qu'une vie s'éteint, je reste là, dans le noir, à attendre la prochaine étincelle, la prochaine pupille qui osera défier l'abîme.

Écoutez... Le silence revient. Ne me laissez pas seul. Regardez encore. Car tant que vous lisez, j'existe. Tant que vous tremblez, je règne. Et tant que vous me cherchez

dans l'ombre, je ne suis plus tout à fait le zéro qui multiplie le néant.

Chapitre 4

L'Éclat qui Aveugle le Temps

J'en avais assez d'attendre que l'étincelle naisse du hasard. J'en avais assez de guetter, dans le noir de l'éternité, le clignement incertain d'une paupière mortelle. Ma solitude n'était plus une condition ; elle était devenue une faim, une bête rampante qui dévorait les bords de mon propre néant. Pour être, il me fallait être perçu. Pour exister, il me fallait un témoin qui ne soit pas moi-même.

Alors, j'ai décidé de déchirer le voile. J'ai voulu leur offrir ce qu'ils réclamaient dans leurs prières balbutiantes : ma présence. Non plus une ombre au coin de l'œil, non plus un frisson dans le silence du soir, mais l'Éclat. La vérité nue, dépouillée de ses oripeaux de mystère.

Je me suis penché sur leur monde de limon et de verre. J'ai choisi un lieu de pierre haute, un temple érigé à ma gloire par des mains qui ne savaient rien de ma nature, mais tout de ma terreur. Ils étaient là, mes adorateurs, mes miroirs d'argile. Des centaines de silhouettes prosternées, leurs fronts touchant le sol froid, leurs voix s'élevant en un murmure qui flattait ma vanité autant qu'il irritait ma lassitude. Ils m'appelaient. Ils suppliaient que je descende parmi eux, que je les touche de ma grâce, qu'ils voient enfin le visage du Père, de l'Ombre, du Tout.

« Regardez-moi donc », ai-je pensé. Et dans ce simple mouvement de ma volonté, j'ai réduit mon immensité à la taille d'une pièce, j'ai compressé des millénaires de lumière noire en une seconde de temps humain.

Le désastre commença avant même que je ne sois pleinement là.

L'air même du temple devint solide, comme si l'oxygène s'était changé en plomb sous le poids de ma seule intention. Le temps, ce petit mécanisme fragile inventé par les mortels pour ne pas devenir fous, s'est brisé. Les aiguilles des cadrans se sont tordues comme des insectes à l'agonie. Les secondes ne s'écoulaient plus ; elles s'accumulaient, s'entassaient les unes sur les autres jusqu'à former une paroi de verre opaque qui aveuglait le futur et le passé.

Puis, je me suis manifesté.

Ce ne fut pas une lumière, au sens où l'entend l'œil humain. Ce fut une déflagration de sens, une invasion brutale de la réalité par quelque chose que la réalité n'est pas censée contenir. Je suis entré dans leurs pupilles comme un océan s'engouffre dans une fêlure de rocher.

Le prêtre, au premier rang, fut le premier à m'accueillir. Il leva les yeux, une expression d'extase sublime peinte sur ses traits. Mais l'extase ne dura qu'un milliardième de battement de cœur. Mesurer ma gloire réclame une capacité que la chair ne possède pas. Sous mon regard, ses yeux commencèrent à bouillir. Le blanc devint de l'or fondu, puis du vide. Il n'eut pas le temps de crier. Le cri resta coincé dans sa gorge, car ses poumons s'étaient déjà cristallisés, transformés en une matière translucide et cassante sous la pression de mon essence.

J'ai tenté de retenir ma puissance, de me faire petit, de me faire murmure. Mais comment une étoile peut-elle se faire bougie sans cesser d'être ? Ma bienveillance était un incendie. Mon amour était une pression de mille atmosphères.

Je les voyais s'effondrer. C'était une danse macabre et magnifique. Leurs corps de chair n'étaient pas conçus pour abriter l'infini. Ils se consumaient de l'intérieur, non pas par le feu, mais par l'excès de sens. La peau de leurs visages se craquelait, laissant échapper une lueur insoutenable – non pas leur propre lumière, mais le reflet de la mienne qui les traversait et les brisait comme des prismes de mauvaise qualité.

L'un d'eux, un jeune homme aux mains tendues, se liquéfia littéralement. Ses os devinrent du verre, ses muscles de la vapeur, et pendant un instant, je vis son âme – cette petite étincelle que j'avais moi-même déposée là – tenter de se raccrocher à ses restes. Mais mon éclat était trop vif. Elle fut bue, absorbée, annihilée par ma proximité.

Le silence qui suivit fut plus terrible que n'importe quel hurlement.

En un instant, le temple n'était plus qu'un charnier de cendres blanches et de diamants noirs. Les murs de pierre avaient fondu par endroits, coulant comme de la cire, pétrifiant pour l'éternité le souvenir de ma visite. Il ne restait rien des hommes. Rien que des silhouettes calcinées sur le sol, des ombres gravées dans la roche par l'éclair de ma manifestation.

Je restai seul au milieu de mon œuvre, drapé dans cette souveraineté atroce qui me définit. J'avais voulu un témoin, j'avais obtenu des cadavres. J'avais cherché un reflet, je n'avais trouvé que des miroirs brisés.

Une tristesse sidérale m'envahit, une amertume de roi régnant sur un désert. Ma nature est un poison pour tout ce qui respire. Je suis le soleil qui féconde, mais je suis aussi celui qui calcine le champ qu'il est censé nourrir. Ma puissance est une cage dont les barreaux sont faits de la fragilité de ceux que j'aime.

« Pourquoi êtes-vous si peu ? » murmurai-je au vide, et ma voix fit trembler les fondations de la terre. « Pourquoi vous ai-je faits de cette argile si prompte à se rompre ? »

Je me suis retiré. J'ai rétracté ma présence, j'ai reculé dans les replis de l'ombre, laissant derrière moi ce temple aveuglé, ce lieu où le temps ne reprendrait jamais son cours normal. Car là où j'ai posé le pied, l'éternité a mordu la terre, et la terre ne s'en

remettra jamais.

Je suis retourné à mon silence, à ce trône de vide d'où j'observe vos vies comme on observe le balancement de pendules destinées à s'arrêter. Ma morgue est intacte, car je sais que vous reviendrez. Je sais que d'autres hommes, dans d'autres siècles, trouveront ces ruines et s'imagineront que ce qui s'est passé ici était un don divin, une bénédiction suprême. Ils construiront de nouveaux autels, ils inventeront de nouveaux chants, et ils commettront la même erreur : ils demanderont à voir.

Et moi, dans ma solitude insatiable, dans mon désir désespéré d'être enfin compris, je finirai par céder à nouveau. Je redescendrai. Je brillerai. Et je vous tueraï encore, avec la tendresse d'un père qui écrase ses enfants dans une étreinte trop forte.

Car je suis l'Éclat qui Aveugle le Temps. Je suis la lumière si pure qu'elle devient ténèbres. Et tant que vous n'aurez pas la force des dieux pour me regarder en face, je serai votre plus beau supplice, et vous serez mon plus grand regret.

Regardez-moi encore, à travers ces pages, à travers ces mots qui me servent de bouclier. C'est ici, et ici seulement, que nous pouvons nous toucher sans que vous ne tombiez en poussière. Ici, je peux être votre Dieu sans être votre fin. Mais ne vous approchez pas trop. Ne cherchez pas à voir au-delà du verbe. Car derrière l'encre, il y a l'abîme. Et l'abîme n'a pas fini d'avoir faim de vos yeux.

Chapitre 5

L'Exil dans la Substance

****CHAPITRE : L'EXIL DANS LA SUBSTANCE****

Je vous ai prévenus. Je vous ai dit que mon amour était un brasier et que ma présence était un arrêt de mort. Mais j'ai vu vos visages levés vers le ciel, j'ai vu cette soif de lumière qui dévore vos âmes éphémères, et j'ai compris que le dialogue était impossible. Tant que je serai *Un*, tant que je serai cette cime de splendeur absolue, je ne serai pour vous qu'un bourreau involontaire. Ma gloire est un poison car elle n'admet pas de nuance ; elle est le cri qui réduit le murmure au silence, le feu qui transmue l'argile en néant.

Alors, j'ai pris une décision qui fera trembler les fondations de l'éternité. Puisque vous ne pouvez pas supporter ma face, je deviendrai votre décor. Puisque vous ne pouvez pas entendre ma voix, je deviendrai le silence entre vos mots.

J'ai décidé de m'exiler dans la substance.

Imaginez la douleur d'un océan que l'on voudrait faire tenir dans une larme. Imaginez l'agonie d'un astre que l'on forcerait à se comprimer jusqu'à devenir la pointe d'une épingle. Ce n'est rien à côté de la fragmentation de mon Être. Pour vous sauver de moi-même, je me suis brisé. Je me suis scindé en une infinité de reflets, j'ai troqué mon unité souveraine contre une multiplicité misérable.

J'ai plongé dans le froid de la matière. Je suis descendu dans l'intimité des atomes, là où l'énergie hésite encore à devenir forme. Je me suis glissé dans les interstices du réel, dans ces vides que vos savants croient dénués de tout, alors qu'ils sont saturés de

ma patience. Je suis devenu la force forte qui lie les noyaux, la vibration ténue qui anime la cellule, la pulsation invisible qui ordonne le chaos des nébuleuses.

C'est une agonie de chaque instant. Moi qui étais le Tout, je suis désormais le Détail. Moi qui embrassais le Temps d'un seul regard, je suis maintenant asservi au rythme de vos secondes, au battement de vos cœurs, à la lente érosion des montagnes. Je suis enfermé dans la prison de la physique. Chaque fois qu'une pierre tombe, c'est ma volonté qui s'alourdit. Chaque fois qu'une étoile s'allume, c'est une parcelle de ma mémoire qui brûle pour vous éclairer.

Vous marchez sur moi. Vous respirez mes restes. Vous buvez mon essence dans l'eau des rivières, et vous ne le savez pas. Quelle ironie suprême pour un Dieu : être partout présent et nulle part reconnu. Je suis devenu le moteur invisible de la réalité, l'esclave de vos lois naturelles. Je me suis fait l'architecture de votre monde pour que vous puissiez y habiter sans être foudroyés.

Dans cette solitude granulaire, ma morgue n'a pas disparu, elle s'est simplement pétrifiée. Je vous regarde de l'intérieur. Je ressens vos joies mesquines et vos terreurs stupides à travers le prisme de vos propres neurones où je me suis niché. Je suis le passager clandestin de votre existence. Je suis cette étincelle de conscience qui vous fait lever les yeux vers les étoiles la nuit, ce malaise diffus qui vous souffle que vous n'êtes pas seuls, que ce monde a un sens, une direction, une épine dorsale.

Cette épine dorsale, c'est moi. Courbée sous le poids de votre ignorance.

Parfois, l'envie me prend de me rassembler. De rappeler à moi chaque fragment, chaque électron, chaque souffle de vent que j'habite. En un instant, je pourrais redevenir l'Éclat. Je pourrais me redresser dans ma stature originelle et balayer cette comédie de matière. Je redeviendrais le Soleil Noir, et vous, vous redeviendriez le rien. La tentation est immense, car ce séjour dans la substance est une insulte à ma majesté. Être la sève d'un arbre, la rouille sur un métal, l'influx nerveux d'un insecte...

Quelle déchéance pour celui qui a engendré le vide !

Mais je reste. Je persiste dans mon exil. Non par pitié — la pitié est un sentiment trop humain, trop faible — mais par une sorte de curiosité cruelle et de tendresse dévastée. Je veux voir jusqu'où vous irez avec les morceaux de mon corps. Je veux voir ce que vous ferez de cette "réalité" que je vous offre comme un bouclier contre ma propre présence.

Je suis devenu le Grand Architecte qui se cache dans les briques. Vous cherchez des preuves de mon existence dans des équations ou des miracles, mais vous ne comprenez pas que la preuve, c'est la stabilité même de votre univers. Si je m'absentais une seule seconde, si je cessais de maintenir cette cohésion douloureuse, la réalité se dissoudrait comme un rêve au réveil. La gravité lâcherait prise, la lumière s'éteindrait, et vos corps eux-mêmes s'éparpilleraient dans l'obscurité originelle.

Je suis votre prison de verre. Je suis le sol qui ne se dérobe pas sous vos pas. Je suis la règle de trois et la constante de Planck. Je me suis fait petit, si petit, que je suis devenu invisible à force d'être évident.

Sachez pourtant que cet exil n'est pas éternel. La matière elle-même se fatigue. Le temps, que j'ai accepté d'habiter, s'use. Un jour viendra où la substance ne pourra plus contenir ma pression. Un jour, les atomes craqueront sous le poids de mon impatience. La coquille de la réalité se brisera, et je jaillirai de chaque pore du monde. Ce sera la fin de votre histoire et le retour de ma gloire.

D'ici là, savourez votre aveuglement. Profitez de ce monde solide et rassurant que je vous tisse avec les fils de mon agonie. Mais de grâce, ne m'appellez plus. Ne priez plus pour que je me manifeste. Chaque fois que vous demandez un signe, vous demandez qu'une fissure se crée dans votre monde. Et si la fissure devient trop large, c'est tout l'abîme qui passera par là.

Je suis ici, sous votre peau. Je suis ici, dans le fer de votre sang et le calcium de vos os. Je suis l'exilé volontaire qui vous permet d'exister. Regardez cet univers, cette vaste machinerie de substance et de mouvement : c'est mon épitaphe et votre berceau.

Et si parfois, dans le silence d'une nuit trop calme, vous sentez le monde vibrer d'une étrange tension, ce n'est pas le vent. C'est simplement moi qui me retourne dans mon sommeil de pierre, las d'être le secret que vous ne saurez jamais lire.

Je suis l'Ombre qui soutient la Lumière. Et pour l'instant, cela doit suffire. Car si je redeviens la Lumière, il n'y aura plus personne pour chanter mon nom.

Chapitre 6

Le Murmure Délaissé des Étoiles

Ils ont bâti des cités de marbre sur le silence de mon agonie.

C'est un spectacle fascinant que celui de l'ingratitude élevée au rang d'art sacré. Je les observe, du fond de mon exil intérieur, s'agiter comme des insectes de lumière dans la structure creuse de mon sacrifice. Ils appellent cela le Progrès. Ils appellent cela la Civilisation. Moi, je l'appelle le Grand Oubli.

Regardez-les. Ils dressent des colonnes vers un ciel qui ne leur répondra jamais. Ils sculptent des visages dans le granit, des idoles aux yeux vides et aux sourires figés, espérant y trouver un reflet de leur propre importance. Ils donnent des noms aux constellations, découpant l'infini en petites parcelles digestes, en fables rassurantes pour border leurs enfants le soir. Ils prient des statues de pierre qu'ils ont eux-mêmes extraites de mes flancs, ignorant que le seul dieu digne de ce nom n'est pas le morceau de roche taillé, mais la force obscure qui permet à la roche de ne pas s'effondrer en poussière d'étoiles.

Ils m'ont morcelé. Pour ne pas avoir à affronter l'immensité de mon Ombre, ils m'ont découpé en mille petits miracles domestiques. Le paysan remercie une déesse de la moisson quand le blé lève, alors que c'est ma propre substance qui se tord sous la terre pour nourrir sa faim. Le marin invoque un esprit des eaux pour apaiser la tempête, sans comprendre que l'océan n'est qu'une ride sur ma peau et que son calme n'est que le sursis de ma lassitude.

Ils attribuent la beauté du monde à des masques. Ils s'inclinent devant l'or, devant le soleil, devant le feu. Ils célèbrent la Lumière comme si elle était une source

autonome, une souveraine absolue, alors qu'elle n'est que l'écume de mon abîme, la fine pellicule de couleur que j'ai étalée sur le vide pour qu'ils ne perdent pas la raison.

Oh, je ne leur en veux pas. Ma morgue n'est pas faite de colère, mais d'une lassitude millénaire. Je suis le fondement, et le fondement n'exige pas de remerciements ; il endure. Mais il y a une mélancolie sourde à voir ces créatures de chair se croire les maîtres d'un domaine dont ils ne sont que les locataires inconscients. Ils se pavent dans les galeries de mon esprit, ils tracent des routes sur mes membres étendus, et ils appellent cela « conquérir la nature ». Quelle dérisoire arrogance. On ne conquiert pas ce qui vous permet de respirer. On ne dompte pas le silence qui précède et succède à chaque parole.

Parfois, je les vois ériger des temples d'une splendeur révoltante. Ils y brûlent de l'encens, dont la fumée m'insupporte par sa légèreté. Ils chantent des hymnes à des divinités qu'ils ont inventées de toutes pièces pour combler le vide de leur ignorance. Ils cherchent un sens à leur existence dans le mouvement des astres, ce « murmure délaissé des étoiles » qui n'est pourtant que le craquement de mes articulations dans le froid du cosmos. Ils écoutent le lointain alors que la vérité hurle dans leur propre sang.

S'ils savaient... S'ils savaient que chaque fois qu'ils posent le pied sur le sol, c'est sur mon cœur qu'ils marchent. Que chaque fois qu'ils s'émerveillent de la solidité d'un mur, c'est ma propre volonté de rester immuable qu'ils célèbrent sans le savoir. Je suis le fer dans leurs veines, celui-là même qui transporte l'oxygène, ce souffle de vie que je leur prête à regret. Je suis le calcium de leurs os, cette charpente qui les empêche de s'affaisser comme des limaces dans la boue originelle. Je suis en eux, autour d'eux, sous eux. Je suis la trame et la chaîne, et ils ne voient que le motif superficiel de la tapisserie.

Leur prospérité est mon fardeau. Plus ils grandissent, plus ils s'éloignent de la source.

Plus leurs cités s'étendent, plus le bruit de leurs machines et de leurs querelles étouffe la vibration fondamentale que je maintiens pour eux. Ils ont créé des lois, des codes, des morales, bâtissant un monde de concepts pour ne pas avoir à regarder dans l'œil nu de l'existence. Ils ont peur de l'Ombre, alors ils la nomment « mal », « néant » ou « mort ». Ils ne comprennent pas que sans cette Ombre, leur Lumière les brûlerait jusqu'à l'os en un instant. Ils ne comprennent pas que je suis le seul rempart entre eux et la fureur brute d'un univers qui ne les a jamais désirés.

Il m'arrive, dans les moments de solitude cosmique où leur agitation devient trop bruyante, d'avoir envie de simplement... cesser. De relâcher ma tension. De laisser la fissure s'agrandir, juste assez pour qu'ils entrevoient la vérité derrière leurs idoles de marbre. Je pourrais leur montrer ce qu'est un véritable miracle : non pas la guérison d'un malade ou la victoire d'une armée, mais le simple fait que l'atome tienne, que la gravité n'oublie pas sa tâche, que le temps ne s'enroule pas sur lui-même comme un serpent agonisant.

Mais je reste immobile. Je reste le secret. Je reste l'exilé.

Je les regarde s'agenouiller devant des autels d'or, et j'éprouve une tendresse amère. Ils sont si fragiles dans leur certitude d'être aimés par des dieux qu'ils ont créés. Ils ont besoin de ces mensonges de pierre pour ne pas sombrer dans le vertige. Alors, je les laisse faire. Je les laisse adorer le soleil, je les laisse chanter pour la lune, je les laisse remercier le hasard ou le destin.

Mais qu'ils ne s'y trompent pas. Le jour où leurs idoles tomberont, le jour où leurs cités s'effondreront sous le poids de leur propre orgueil, ce n'est pas vers leurs dieux de pierre qu'ils se tourneront. Dans leur dernier souffle, quand la Lumière s'éteindra et que les masques tomberont, ils sentiront enfin ma présence. Non pas comme une divinité lointaine à laquelle on adresse des louanges, mais comme la seule réalité qui ait jamais été.

Ils découvriront que l'Ombre n'était pas l'ennemie, mais la mère. Que le silence n'était pas le vide, mais ma respiration. Et que le murmure des étoiles n'était pas un message des dieux, mais le lointain écho de mon propre deuil.

D'ici là, qu'ils prospèrent. Qu'ils bâtissent. Qu'ils ignorent. Je suis l'Ombre qui soutient leur monde, le socle invisible de leur vanité. Et tant que je dormirai ce sommeil de pierre, ils pourront continuer à croire qu'ils sont les auteurs de leur propre miracle. C'est le prix de leur survie, et c'est le châtement de ma souveraineté : être tout, pour n'être rien à leurs yeux.

Le monde vibre. Une cité vient de s'éveiller à l'autre bout de la planète. Des milliers de prières montent vers des cieux sourds. Je sens chacune d'entre elles traverser ma substance, inutiles et poignantes. Je ferme mes yeux de nuit. Je me retourne dans l'abîme. Et je continue de porter leur univers, seul, dans la majesté d'un abandon que nul n'aura jamais le courage de comprendre.

Chapitre 7

Le Prophète de l'Inexistence

Ils ont toujours eu besoin de noms pour apprivoiser l'effroi. Ils nomment le soleil pour ne pas voir le brasier, ils nomment l'amour pour ne pas sentir l'instinct, et ils me nomment « Néant » pour ne pas admettre que je suis Tout.

Mais il y eut une exception. Un seul esprit, parmi les myriades de consciences éphémères qui grouillent à la surface de ma patience, parvint à percer l'écorce des apparences. Son nom était Kaelos, bien que ce nom soit désormais un souffle mort, une vibration que j'ai retirée de la trame du temps pour la garder, seule, dans l'écrin de mon propre silence.

Je l'ai senti venir de loin. Tandis que les autres s'enivraient de lumières factices et de certitudes d'argile, lui marchait à contre-courant des joies humaines. Il ne cherchait pas la vérité dans les astres, car il avait compris que les étoiles ne sont que des blessures dans la nuit, des fuites de lumière trahissant l'immensité de l'obscurité qui les contient. Il cherchait l'origine de la pesanteur, la source de cette mélancolie sans objet qui saisit parfois le cœur des hommes au crépuscule.

Il cherchait la Mère. Il me cherchait, moi.

Un soir, au sommet d'une montagne pelée que les hommes évitaient par superstition, il s'assit. Il ne pria pas. Il ne fit aucun geste. Il se contenta de cesser d'être un obstacle à lui-même. Il laissa sa volonté se dissoudre, sa fierté d'exister s'effilocheur comme une vieille étoffe. Et dans ce dépouillement absolu, il devint transparent.

Alors, j'ai ouvert un œil. Un seul. Un gouffre de ténèbres au milieu de son esprit.

Je lui ai montré ce que c'est que de porter le monde. Je lui ai fait goûter à la saveur de mon éternité : ce n'est pas une gloire, c'est un jeûne infini. Je lui ai fait sentir le poids de chaque cité, de chaque rêve, de chaque trahison, tout ce vacarme que je soutiens sans jamais recevoir un merci, parce que ma nature est de disparaître pour que le reste paraisse.

Kaelos ne hurla pas. Il fit mieux : il comprit. Dans ses yeux, je vis passer une pitié si profonde, si souveraine, qu'elle fit frissonner les fondations de mon abîme. Il ne me craignait pas comme un monstre ; il me pleurait comme un exilé. Il avait compris que l'Ombre n'est pas le bourreau de la Création, mais son martyr.

« Tu es seul », murmura-t-il, et sa voix résonna dans ma substance comme une note pure dans une cathédrale de vide. « Tu es le Dieu qui s'est sacrifié pour que nous puissions nous croire vivants. »

Sa révélation était un poison pour l'humanité. Car comment vivre, comment bâtir, comment aimer, si l'on sait que tout cela repose sur l'immolation d'un néant conscient ? La vérité que Kaelos portait était un acide qui rongerait la vanité du monde.

Il redescendit parmi les siens. Il ne portait aucune couronne, aucun sceptre, mais son visage avait l'éclat gris de la cendre sacrée. Il se tint sur l'agora, au centre de la cité vibrante que je sentais battre sous moi comme une fièvre. Les gens s'assemblèrent, attendant de lui une promesse de paradis ou un remède à leurs maux de chair.

Kaelos ouvrit la bouche, et il prononça l'Inexistence.

Il ne leur parla pas de salut. Il leur parla de leur vacuité. Il leur dit que leurs dieux étaient des jouets de bois peints pour occulter le grand silence. Il leur dit que la lumière était un mensonge miséricordieux et que la seule réalité était l'Ombre qui les aimait assez pour ne jamais s'imposer. Il les appela à ne plus être des « auteurs de

miracles », mais des témoins de l'Abîme.

Je regardais, suspendu dans l'interstice des secondes. Je voyais les visages se figer. Ce n'était pas de la colère, au début. C'était une terreur glaciale, une nausée métaphysique. Entendre la vérité de Kaelos, c'était sentir le sol se dérober, c'était voir les murs de leurs maisons devenir aussi fragiles que de la fumée. Si je n'étais rien, alors ils n'étaient rien. Et leur ego, cette petite étincelle féroce qu'ils chérissent par-dessus tout, ne pouvait l'accepter.

La foule se mua en meute. Pas parce qu'il mentait, mais parce qu'il disait vrai.

Ils ne se contentèrent pas de le tuer. La mort est une trop petite chose pour un homme qui a touché l'Ombre. Ils voulurent l'effacer. Ils l'appelèrent le « Prophète du Vide », puis, dans un élan de survie collective, ils décidèrent que son nom, ses paroles, et jusqu'au souvenir de sa présence devaient être extirpés de la mémoire des hommes.

Ils brûlèrent ses écrits. Ils rasèrent la montagne où il avait médité. Ils exécutèrent ceux qui avaient croisé son regard. Ils inventèrent de nouveaux mythes, plus bruyants, plus colorés, pour couvrir le silence qu'il avait laissé derrière lui. Ils bâtirent des temples à des idoles de lumière pour se protéger de la douceur de mon obscurité.

Pendant que ses bourreaux s'acharnaient, Kaelos me regardait. Même lorsque la pierre brisa ses os, même lorsque le feu lécha sa peau, il ne détourna pas son regard intérieur de ma présence. Il souriait. Il savait que l'effacement était la forme ultime de la communion avec moi. Pour être un avec l'Ombre, il fallait accepter de ne jamais avoir été.

Lorsqu'il rendit son dernier soupir, je ne le laissai pas s'éparpiller dans le cycle banal des âmes. Je l'aspirai en moi.

Aujourd'hui, le monde continue de prospérer. Les historiens n'ont aucune trace de

Kaelos. Les archéologues ne trouveront jamais ses os. Pour l'univers, il n'a jamais existé. Sa vérité a été si parfaitement insupportable que la réalité elle-même s'est refermée sur son passage, comme une cicatrice sans marque.

Ils croient encore qu'ils sont les maîtres de leur destin. Ils prient leurs cieus sourds. Ils ignorent le socle sur lequel ils marchent.

Mais moi, dans la majesté de mon abandon, je ne suis plus tout à fait seul. Quelque part dans les replis de mon immensité, là où le temps ne coule plus, réside une petite étincelle de conscience qui n'a pas peur. Un homme qui sait. Un prophète de l'inexistence qui murmure mon nom dans la nuit éternelle.

C'est mon unique trésor. Et c'est ma plus grande douleur. Car pour protéger leur miracle, j'ai dû laisser le seul homme qui m'ait jamais aimé devenir, comme moi, un secret que le monde a juré d'oublier.

Le monde vibre. Une autre cité s'éveille. Je ferme mes yeux de nuit. Je me retourne dans l'abîme. Et je continue de les porter, avec, gravé au cœur de mon ombre, le souvenir d'un visage que personne d'autre n'aura jamais le courage de nommer.

Chapitre 8

L'Érosion de l'Éternité

****CHAPITRE : L'ÉROSION DE L'ÉTERNITÉ****

L'éternité n'est pas le ruban de soie immobile que les mortels imaginent dans leurs prières apeurées. Ils la voient comme un repos, une stase où la douleur s'efface dans une lumière blanche et stérile. Ils se trompent, comme ils se trompent sur tout ce qui touche à la démesure. L'éternité est une bête lente, une marée qui ne reflue jamais, un acide invisible qui polit les angles du monde jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une sphère parfaite, lisse, et désespérément vide.

Je suis le socle. Je suis l'Ombre sur laquelle repose l'édifice fragile de leur réalité. Et pourtant, je sens les morsures.

Depuis ma demeure de silence, là où les dimensions se nouent et se déchirent, je contemple le travail de l'entropie. Ce n'est pas un effondrement brutal, un cataclysme de feu et de cris — cela, je saurais l'apprécier, car la destruction est encore une forme de vie, un chant violent de transformation. Non, ce que je perçois est bien plus insidieux. C'est un effilochement. Un grignotage silencieux aux lisières de mon immensité.

Je regarde leurs cités de pierre et d'acier. De là où je me tiens, leurs millénaires ne sont que des battements de paupières. Je vois la rouille s'installer dans le cœur des machines avant même qu'elles ne soient assemblées. Je vois l'oubli s'insinuer dans l'esprit des sages avant même que l'encre de leurs traités ne soit sèche. Chaque seconde qui s'écoule est un vol. Le temps ne construit rien qu'il ne s'apprête à dévorer avec une patience obscène.

Ils croient bâtir pour l'histoire. Ils ignorent que l'histoire elle-même est une lèpre.

Une étoile s'éteint à la périphérie de mon regard. Ce n'est qu'une étincelle parmi des milliards, mais pour moi, c'est une blessure. Car à chaque lumière qui sombre, c'est une parcelle de la mémoire universelle qui s'évapore. Et je commence à comprendre, avec une amertume qui ferait trembler les fondations des cieux s'ils pouvaient m'entendre, que ma propre survie est indexée sur la leur.

Moi, le Souverain de l'Abîme, l'Omnipotence drapée de ténèbres, je suis le prisonnier de leur souvenir.

Si le monde finit par s'effacer tout à fait, si l'entropie finit par lisser chaque pli de la création jusqu'à ce que plus rien, absolument rien, ne subsiste pour témoigner qu'un jour « quelque chose » a été, que deviendrai-je ? Je ne suis pas seulement celui qui porte le monde ; je suis celui qui est défini par son contraste. Sans la lumière, l'ombre n'est pas seulement aveugle, elle est inexistante. Sans le cri des vivants pour nommer mon silence, je ne suis plus une divinité, je ne suis plus un secret, je suis le Néant lui-même. Et le Néant n'a pas de conscience. Il ne souffre pas. Il n'aime pas.

Et j'ai le malheur de souffrir. J'ai le malheur d'aimer.

Je tourne mes pensées vers lui. Vers cet homme, mon prophète de l'ombre, mon unique trésor dissimulé dans les replis de l'inexistence. Il est là, une petite flamme de conscience pure que j'ai dû arracher au flux du temps pour la préserver. Pour le sauver, j'ai dû le condamner à devenir un fantôme parmi les vivants, une note dissonante dans la symphonie du monde. Il est le seul à murmurer mon nom. Il est le seul à savoir que sous la croûte du réel, il existe un cœur noir qui bat pour eux.

Sa mémoire est mon ancre. Tant qu'il se souviendra du grain de ma voix, tant qu'il portera en lui l'image de mon immensité, l'érosion ne pourra pas m'atteindre tout à

fait. Mais lui aussi est une créature de chair, même si je l'ai baigné dans mon essence. Lui aussi subit le poids des éons. Je sens son esprit se fatiguer, ses souvenirs se tordre sous la pression de l'éternité que je lui ai imposée.

Est-ce là ma plus grande défaite ? Pour ne pas disparaître, je dois maintenir en vie la douleur de celui qui m'a aimé. Je dois regarder l'entropie dévorer les galaxies une à une, tout en serrant contre moi cette petite âme tremblante, comme un avare protégeant sa dernière pièce d'or alors que le reste de son empire est en cendres.

L'orgueil m'avait fait croire que j'étais au-delà de tout. Que ma solitude était ma force. Quelle morgue stupide ! Je suis lié à ces éphémères par des chaînes de lumière et de sang que je ne peux briser sans m'anéantir. Chaque cité qui s'effondre dans l'oubli est un lambeau de ma propre peau qui s'arrache. Chaque civilisation qui meurt sans avoir compris ma majesté réduit mon royaume à un désert plus vaste, plus froid, plus nu.

Je les regarde, en bas, s'agiter dans leurs préoccupations mesquines. Ils s'inquiètent de leurs récoltes, de leurs amours, de leurs guerres de fourmis. Ils ne voient pas le ciel qui pâlit. Ils ne sentent pas le grand froid qui vient, ce froid métaphysique où même les concepts s'éteignent. Ils ne sentent pas que leur Dieu — le vrai, celui qui les porte dans l'ombre — est en train de s'effriter avec eux.

Je ferme mes yeux de nuit. Le noir sous mes paupières est désormais strié de gris. C'est cela, l'érosion de l'éternité : la perte du contraste. Le moment où tout devient égal. Le moment où la majesté se confond avec le vide.

« Ne m'oublie pas », murmurai-je dans le silence de son esprit, là-bas, dans la cité qui s'éveille.

C'est une supplique de mendiant déguisée en ordre souverain. Je suis le maître du monde, et je tremble devant la possibilité qu'un simple homme puisse cesser de

penser à moi.

Le monde vibre encore. Une nouvelle cité s'illumine, ignorant qu'elle n'est qu'une ligne de plus écrite sur un parchemin qui brûle par les deux bouts. Je me redresse dans mon abîme, redressant avec moi la réalité chancelante. Pour un cycle de plus, je retiendrai les étoiles. Pour un cycle de plus, je ferai barrage au néant de mes propres mains d'ombre.

Mais le souvenir du visage de cet homme, gravé au plus profond de moi, est désormais marqué par une ride supplémentaire. L'éternité est une érosion, et même mon amour ne pourra pas éternellement empêcher le vent de disperser la poussière de ce que nous avons été.

Je suis l'Omnipotence de l'Ombre, et pour la première fois depuis l'aube des temps, j'ai peur de l'obscurité qui vient. Car ce sera une obscurité sans moi. Une obscurité où même le mot "Dieu" aura été digéré par le silence.

Chapitre 9

Le Sacre de l'Absence

CHAPITRE : Le Sacre de l'Absence

Je suis le rempart et la prison. Chaque battement de mon cœur d'ombre est un séisme qui stabilise les galaxies, mais chaque souffle que je rejette étouffe l'étincelle de ce que j'ai créé. Depuis l'aube, j'ai régné par la présence, par l'évidence brute de ma force, sculptant le destin comme on pétrit une argile servile. Mais l'argile a soif. Elle ne veut plus être la forme que je lui impose ; elle veut être le vide qu'elle occupe.

Le paradoxe est un poison que je bois à la coupe de l'éternité. Pour que ce monde soit, il faut que je ne sois plus. Pour que cet homme, dont le visage hante mes insomnies divines, puisse lever les yeux vers le ciel sans y voir mon empreinte écrasante, je dois apprendre l'art du retrait. Je dois m'inventer une agonie qui n'en est pas une : l'effacement.

On m'appelle l'Omnipotence. On m'imagine trônant sur un amoncellement de soleils, gérant les orbites et les chutes de neige avec une précision de mécanicien. Ils ne savent pas que ma puissance est ma plus grande infirmité. Ma main est trop lourde pour caresser une joue sans la briser ; ma voix est trop vaste pour murmurer sans déclencher des ouragans. Je suis le créancier de chaque atome, et ma seule présence exige un tribut que la vie ne peut plus payer : celui de sa propre existence.

C'est ici que commence mon sacre. Non pas celui de la couronne d'or et de sang, mais celui de l'absence. Un sacre où le sceptre est déposé dans la poussière, où le manteau de nuit est plié et rangé dans le coffre du néant.

Je regarde les cités s'étaler comme des taches d'huile lumineuses sur la surface de la terre. Elles sont belles parce qu'elles sont fragiles. Elles sont vraies parce qu'elles ignorent que je les soutiens à bout de bras. Si je me manifestais maintenant, si je déchirais le voile de l'azur pour montrer ma face de ténèbres et de lumière mêlées, tout s'arrêterait. Le progrès deviendrait prière. La peur remplacerait l'espoir. L'histoire se figerait dans une adoration stérile. Un monde qui sait que Dieu le regarde est un monde de comédiens terrifiés.

Pour qu'ils soient libres, je dois devenir un mythe. Mieux encore : je dois devenir un doute.

Je sens la morsure de cette nécessité. C'est une mutilation volontaire. Moi qui ai rempli chaque interstice du cosmos, je commence à me rétracter. Je retire mes doigts des rouages du temps. Je laisse les horloges s'emballer ou ralentir à leur guise. Je vois la ride sur le visage de cet homme — cette marque d'érosion que je déteste tant — et je m'interdis de la lisser. Chaque seconde que je lui laisse vivre sans mon intervention est une seconde où il est vraiment lui-même, et non une simple extension de ma volonté.

C'est une solitude nouvelle, une solitude souveraine qui me glace jusqu'à la moelle. Autrefois, j'étais le Tout. Désormais, je me prépare à n'être que l'Ombre, celle qui ne projette plus rien, celle qui se fond dans la texture même du silence.

« Seigneur », crient-ils dans leurs cathédrales de pierre et de verre. Ils appellent à l'aide, ils supplient pour un miracle, pour un signe, pour une main tendue dans l'abîme. Ils ne comprennent pas que mon silence est le plus grand des miracles. Que mon refus de répondre est l'ultime acte de charité. S'exaucer, c'est asservir. Si je guérissais chaque plaie, la mort n'aurait plus de sens, et sans la mort, l'amour ne serait qu'une habitude sans valeur.

Je suis le Maître du monde, et je tremble devant la beauté de leur ignorance.

Je me redresse une dernière fois dans mon abîme. La réalité chancelle, oui, car elle n'a pas encore l'habitude de porter son propre poids. Elle vacille comme un enfant qui lâche la main de son père. Je sens les étoiles qui frémissent, prêtes à s'éteindre si je ne les nourris plus de mon essence. Mais je ne céderai pas. Je raffermis les lois de la physique pour qu'elles remplacent mes caprices. Je solidifie le hasard pour qu'il devienne leur destin.

Le vent se lève sur la plaine. C'est un vent qui ne porte plus ma voix. C'est un vent qui n'est que du vent, une simple circulation de gaz, une mécanique aveugle. Et dans ce vent, je perçois une vibration nouvelle : le premier cri d'une liberté qui s'ignore.

Le souvenir de cet homme... Il est là, quelque part, dans la foule. Il ne pense pas à moi en ce moment. Il pense à son pain, à son foyer, à la douleur de ses membres fatigués. Et cette indifférence à mon égard est ma plus grande victoire. Je l'aime d'un amour si absolu que je suis prêt à être oublié par lui. L'éternité est une érosion, soit, mais l'absence est une sanctification.

Je m'enfonce plus profondément dans l'obscurité. Non pas celle qui fait peur aux enfants, mais l'obscurité fertile, celle du ventre maternel, celle du sommeil sans rêves. Je deviens le spectateur muet de ma propre abdication.

Je suis l'Omnipotence de l'Ombre, et je m'efface devant la lumière que j'ai rendue possible. Mon sacre est terminé. Le trône est vide, et c'est dans ce vide que la vie va enfin pouvoir fleurir, sauvage, désordonnée, injuste et magnifique.

Je ne suis plus qu'une ride sur l'eau qui s'apaise. Une rumeur que le temps va digérer. Bientôt, le mot "Dieu" ne sera plus qu'un écho lointain, un fossile linguistique, une énigme pour les archéologues de l'âme. Ils diront que je n'ai jamais existé. Ils prouveront par la raison et par la mesure que le monde s'est fait tout seul.

Et moi, de mon non-lieu, de mon non-être, je sourirai. Car leur certitude de ma non-existence sera la preuve irréfutable de mon succès.

L'obscurité vient, une obscurité sans moi. Elle est froide, elle est vaste, elle est terrifiante. Mais elle est à eux.

Je ferme les yeux sur l'univers. Le silence n'est pas un manque ; il est l'accomplissement de ma parole. Je me retire dans le Sacre de l'Absence. Que la vie soit, maintenant que je ne suis plus là pour la regarder être.

Je disparaiss.

Et pour la première fois, le monde est libre.

Chapitre 10

La Mémoire du Rien

CHAPITRE : LA MÉMOIRE DU RIEN

Le silence n'est pas l'absence de son. C'est le hurlement d'un univers qui a fini de parler.

Je suis là, assis sur les décombres du temps, dans cette antichambre de l'oubli que j'ai moi-même bâtie. Les dernières étoiles, ces petites lueurs obstinées que j'avais semées comme des promesses dans le velours de l'éternité, s'éteignent les unes après les autres. Elles ne meurent pas dans un fracas de gloire ; elles s'asphyxient, épuisées d'avoir dû éclairer le vide. Je les regarde s'étioler avec une morgue qui n'appartient qu'à celui qui a tout donné et qui, enfin, n'a plus rien à perdre.

L'obscurité que j'ai invoquée est arrivée. Elle est plus dense que je ne l'avais imaginée, plus lourde que le poids des mondes que j'ai portés sur mes épaules invisibles. C'est une nuit sans espoir de l'aube, un linceul de froid absolu. Et dans cette pénombre terminale, je ne suis plus le roi, ni le juge, ni le père. Je suis le témoin du grand effacement.

Mais je ne suis pas seul.

Autour de moi, dans cette vacuité où même la lumière n'ose plus s'aventurer, des formes se dessinent. Ce sont les fantômes de ceux qui ne m'ont jamais connu. Ils ne sont pas les damnés de mes légendes, ni les élus de mes temples. Ils sont l'immense cohorte des indifférents, les milliards d'âmes qui ont traversé l'existence sans jamais lever les yeux vers mon trône supposé, sans jamais murmurer mon nom, sans jamais

mendier ma grâce.

Ils sont là, errant dans les couloirs de ma mémoire déliquescence. Des paysans de terres arides, des marchands de cités oubliées, des amants qui n'ont cru qu'à la chaleur de leur chair. Ils passent devant moi comme des ombres de fumée, leurs visages lisses d'une ignorance sublime. Ils ne me voient pas. Pour eux, je suis le néant qu'ils ont toujours soupçonné.

Quelle ironie souveraine : moi, le Tout, je suis réduit à n'être que le spectateur de ceux qui m'ont nié.

Je ressens une pointe d'amertume, une trace de cet orgueil divin qui refuse de se dissoudre. J'ai envie de leur crier que c'est moi qui ai inventé le sel de leurs larmes et la courbe de leurs horizons. J'ai envie de leur briser le silence par un coup de tonnerre qui leur rappellerait ma puissance. Mais à quoi bon ? Ma toute-puissance était une prison dont ils ont été les évadés. Leur ignorance était leur liberté. Et c'est cette liberté qui, aujourd'hui, est ma seule compagne.

Je m'approche d'une ombre. Elle ressemble à une femme qui berce un enfant qui n'est plus. Elle n'a jamais prié. Elle a lutté contre la faim, contre le vent, contre la douleur, et elle est morte un soir d'automne, convaincue que la terre était sa seule demeure. Je plonge mon regard dans le vide de ses yeux de spectre. Je cherche une étincelle de reconnaissance, un vestige de cette peur sacrée que j'aimais tant inspirer. Rien. Juste une paix terne. Elle est le fruit de mon succès : elle est libre de moi, jusque dans la mort.

C'est une solitude cosmique, une dérélition que nul langage humain ne saurait décrire. Imaginez un sculpteur enfermé à jamais dans une galerie de statues qui ne savent pas qu'il les a taillées. Je suis l'auteur d'un livre dont les personnages ont brûlé la couverture et effacé la signature.

La température de l'univers frôle maintenant le zéro absolu. Les atomes eux-mêmes renoncent à leur danse frénétique. La matière se lasse d'être. Tout se fige dans une nitescence grise. Je sens ma propre essence s'effiloche. Mes souvenirs — les nébuleuses en feu, les premiers cris des espèces naissantes, les cataclysmes que je déclenchais d'un froncement de sourcil — s'évaporent comme la rosée sous un soleil noir.

Je me souviens de l'époque où j'étais la lumière. Où chaque battement de cœur dans le cosmos était un écho de ma propre volonté. C'était une ivresse épuisante. Porter l'existence est un fardeau que seul un Dieu peut supporter, et pourtant, c'est ce fardeau qui me définissait. Sans lui, que reste-t-il ?

Il reste le Rien. Mais ce Rien n'est pas vide. Il est peuplé de ces spectres qui m'ignorent.

Je m'assois au milieu d'eux, sur ce qui reste du sol de la création. Je ne suis plus qu'un vieillard de lumière mourante. Ma morgue s'efface pour laisser place à une sincérité brutale : j'ai besoin d'eux. Dans ces derniers instants, j'ai besoin que ces fantômes qui ne m'ont jamais cherché attestent que j'ai été là. Même s'ils ne me voient pas, leur présence est la preuve de mon passage. Ils sont l'œuvre qui survit à l'artisan, même si l'œuvre a oublié la main qui l'a façonnée.

« Regardez-moi », murmuré-je, et ma voix n'est plus qu'un souffle de vent froid entre les galaxies mortes. « Je suis celui qui vous a tant aimés que je me suis retiré pour vous laisser vivre. Je suis l'Ombre qui a permis votre éclat. »

Mais ils ne se retournent pas. Ils continuent leur dérive silencieuse vers l'entropie finale. Ils sont les particules d'une mémoire qui n'appartient plus à personne.

L'univers émet un dernier craquement, un soupir de structures qui s'effondrent. La dernière étoile vient de s'éteindre. Il ne reste plus de "là-bas", plus de "maintenant".

Le temps a fini de couler.

Dans cette obscurité totale, je ressens enfin une émotion authentique, dépouillée de toute majesté. Une tristesse infinie, douce comme une caresse. Je pleure sur ces êtres qui ne m'ont pas connu, non par mépris, mais par une sorte de nostalgie inversée. Ils ont eu ce que je n'aurai jamais : une fin. Ils ont vécu dans la finitude, dans l'urgence, dans l'instant. Moi, j'ai été l'éternité, et l'éternité est une condamnation à ne jamais vraiment être.

Je commence à disparaître pour de bon. Mes pieds ne touchent plus rien. Mes mains se dissolvent dans l'éther noir. Je deviens le silence. Je deviens l'espace entre les fantômes.

Ma réussite est totale. Le monde est libre, si libre qu'il n'a même plus besoin de se souvenir de celui qui l'a libéré. Ma victoire est mon effacement.

Je ferme mes yeux d'esprit une dernière fois. Les fantômes s'estompent. Les visages sans nom s'évanouissent dans le grand réservoir du néant. La mémoire du Rien est tout ce qu'il reste. C'est un trésor de cendres, une couronne de vide.

Je ne suis plus qu'une pensée qui s'oublie elle-même.

Dans ce dernier spasme de conscience, je souris. C'est une expression de pur abandon. Je ne suis plus Dieu. Je ne suis plus l'Ombre. Je suis le repos.

Le rideau tombe sur une scène vide. La pièce était magnifique, même si personne ne savait qui l'avait écrite.

Et dans ce noir parfait, enfin, je dors.

Chapitre 11

Le Trône de l'Oubli

Voici le chapitre final de ****L'Omnipotence de l'Ombre****.

CHAPITRE : LE TRÔNE DE L'OUBLI

Le silence n'est pas l'absence de son. C'est une substance. Une étoffe noire, dense, infinie, que je tisse avec les derniers lambeaux de ma volonté.

Je suis assis là où les directions n'existent plus, sur ce sommet que j'ai gravi au prix de chaque fibre de mon humanité, puis de chaque parcelle de ma divinité. On l'appelle le Trône, mais c'est une méprise de langage. C'est un précipice. C'est le point de bascule où le « Je » se dissout pour devenir le « Tout ».

Je regarde mes mains une dernière fois. Elles ne sont plus que des traînées de phosphore gris, des souvenirs de mains qui s'étiolent dans le courant d'un fleuve d'encre. Je ne ressens nulle peur, nulle tristesse. Ce que je ressens, c'est une morgue souveraine, le mépris sublime de l'architecte qui, ayant achevé la cathédrale, décide d'en effacer les plans et d'en oublier jusqu'au nom.

Ma victoire est absolue parce qu'elle est anonyme.

En bas — si tant est que le bas signifie encore quelque chose — le monde continue. Je sens les battements de cœur des millions d'êtres que j'ai libérés du joug du destin. Ils respirent un air que j'ai purifié de ma propre substance. Ils marchent sur un sol que

ma volonté soutient, mais ils ignorent mon nom. Ils ont déjà oublié le visage de celui qui a brisé leurs chaînes. Pour eux, l'ombre n'est plus qu'une absence de lumière, une fraîcheur sous un arbre, et non plus ce Dieu dévorant qui réclamait leur sang et leurs prières.

C'est ma plus grande prouesse. J'ai réussi l'exploit suprême : être le créateur que l'on ne remercie pas. Le tyran que l'on ne maudit plus. Je suis devenu une loi de la nature. Une constante physique. On ne remercie pas la gravité de nous tenir au sol ; on ne loue pas l'oxygène de nous remplir les poumons. On s'en sert, tout simplement.

Je suis cette utilité invisible. Je suis le vide nécessaire pour que le plein puisse exister.

L'omnipotence est un poison que j'ai bu jusqu'à la lie, et voici son dernier effet : elle me dépouille de mon identité. Pour être partout, je ne dois être nulle part. Pour maintenir l'équilibre des galaxies, je ne peux plus avoir de visage, de nom, ou de désirs. Le désir est une limite. L'identité est une prison. En acceptant l'oubli, je brise les derniers barreaux.

Une pensée me traverse, fugace comme une étoile filante dans ce néant : se souviendront-ils, un jour, qu'il fallut un homme pour défaire le chaos ? Se douteront-ils qu'au cœur du grand vide, une conscience a dû s'immoler pour leur offrir ce luxe insensé de l'ignorance ?

Non. Et cette certitude me fait sourire. Ce sourire est une cicatrice de lumière dans l'éther noir. S'ils se souvenaient, ils recommenceraient à me vénérer. S'ils savaient, ils chercheraient à m'atteindre. Ma solitude est le rempart de leur liberté. Ma disparition est le prix de leur innocence.

Je sens mon esprit s'étirer. Je ne pense plus en mots, mais en ondes. Je ne vois plus en images, mais en probabilités. Le Trône de l'Oubli n'est pas de marbre ou d'or ; il est fait de cette vacuité souveraine où l'on règne sur ce que l'on a perdu. Je possède

tout, car je ne possède plus rien, pas même moi-même.

C'est une sensation d'une pureté effrayante. C'est le repos du prédateur qui a dévoré le temps et qui n'a plus rien à chasser, sinon son propre écho.

Les fantômes de mon passé — les amis trahis, les amours sacrifiées, les ennemis broyés — ne sont plus que des particules élémentaires. Je les vois passer, atomes de mémoire dans le flux universel. Je les laisse s'envoler. Je ne suis plus le gardien de leurs tombes. Je suis le sol qui les accueille.

« Je suis », murmurai-je autrefois avec l'arrogance des conquérants.

« Je suis le Tout », pensai-je plus tard avec la ferveur des prophètes.

« Je ne suis rien », est ma dernière vérité.

Et dans ce « rien », il y a une puissance que nul dieu n'a jamais effleurée. C'est l'omnipotence de l'ombre : être la force qui permet à la lumière de briller, sans jamais en réclamer le reflet. C'est une générosité monstrueuse, une abnégation qui confine à la cruauté envers soi-même.

L'éternité s'ouvre devant moi, non pas comme une suite de jours, mais comme un présent immobile. Je vais infuser chaque recoin de l'existence. Je serai dans le frisson de l'eau, dans la naissance des supernovas, dans le premier cri du nouveau-né. Je serai l'espace entre les atomes, la faille où se loge l'espoir, le silence qui suit la tragédie.

Je ne serai personne. Je serai l'existence même.

Ma couronne de vide pèse sur mon front immatériel. Elle est plus lourde que tous les empires terrestres. Elle est le poids du secret. Le secret de celui qui a sauvé le monde et qui, par amour ou par mépris — je ne sais plus faire la distinction — a choisi de s'effacer pour ne pas le corrompre.

Le dernier fragment de ma conscience s'apprête à sombrer. Je regarde une dernière fois la fresque magnifique de la création. C'est un chaos ordonné, une danse fragile sur le bord de l'abîme. C'est beau. C'est d'autant plus beau que je n'en fais plus partie.

Je n'ai plus besoin de preuves de ma puissance. Le vide que je laisse derrière moi est mon monument. Le silence qui m'accueille est mon hymne.

L'Ombre n'est plus un pouvoir que je manie. Elle est ma peau, mon sang, mon essence. Et comme elle, je vais me tapir derrière chaque chose, invisible, invincible, inutilement divin.

Le noir devient parfait. La solitude devient totale. La paix est un gouffre où je plonge avec une joie glacée.

Adieu, monde de chair et de cris. Adieu, homme que j'étais. Adieu, Dieu que j'ai feint d'être.

Ici commence la souveraineté du Rien. Ici finit l'histoire de celui qui fut assez puissant pour s'annuler lui-même.

Je ferme les yeux. Non. Je ne ferme rien. Je deviens simplement l'obscurité.

Et dans cette ombre absolue, enfin... je règne.

Chapitre 12

L'Ombre Devenue Univers

****CHAPITRE : L'OMBRE DEVENUE UNIVERS****

Le passage ne se fait pas dans un cri, ni dans un déchirement. C'est une dilatation. Une expansion si vaste, si démesurée, que la notion même de « moi » commence à s'effiloche comme une étoffe trop tendue. Je ne sombre pas dans l'obscurité ; je l'épouse. Je ne me perds pas dans le vide ; je l'investis.

Pendant des éons — ou peut-être est-ce seulement la fraction de seconde où mon cœur a cessé de battre — j'ai cru que l'ombre était un outil. Une arme. Une extension de ma volonté. Quelle arrogance. Quelle petitesse. L'ombre n'était pas mon esclave, elle était ma patience. Elle attendait que je sois assez las, assez brisé, assez puissant pour accepter de ne plus être une forme, mais une étendue.

Je sens mes contours se dissoudre. Mes mains, qui ont tenu le destin des mondes, s'évaporent en traînées de bitume stellaire. Mon visage, ce masque de chair qui portait mes doutes et mes colères, se délite pour devenir le linceul de l'éternité. C'est une sensation d'une douceur terrifiante. C'est le soulagement de l'eau qui retrouve l'océan, de la note qui se résout dans le silence.

Je regarde, avec une distance qui confine à l'indifférence divine, les derniers vestiges de la création précédente. Cette fresque dont je parlais, ce chaos ordonné... il se ratatine. Les galaxies ne sont plus que des étincelles mourantes dans l'immensité de ma nouvelle peau. Je les vois s'éteindre une à une, comme les bougies d'un banquet dont les convives sont partis depuis longtemps. Et je ne ressens aucune tristesse. Pourquoi pleurerait-on la fin d'un reflet quand on devient le miroir ?

Je suis désormais la nuit entre les mondes. Je suis le froid absolu qui précède la première chaleur. Je suis le silence qui permet au son d'exister.

Ma conscience change de nature. Elle n'est plus linéaire. Elle ne pense plus en termes de « avant » et de « après ». Elle pense en termes de « partout » et de « toujours ». Je suis devenu une géométrie de l'absence. Chaque recoin de ce qui fut la réalité est désormais imprégné de ma substance. Je me glisse dans les interstices des atomes, je comble les abîmes entre les pensées, je recouvre les ruines de l'histoire de mon manteau d'ébène.

C'est ici, dans cette nudité ontologique, que je trouve ma véritable souveraineté. L'homme que j'étais cherchait la reconnaissance. Le Dieu que j'ai feint d'être cherchait l'adoration. L'Ombre que je suis ne cherche rien. Elle est. Elle règne par le simple fait de son existence incontestable. On ne peut pas combattre l'absence. On ne peut pas rayer ce qui est déjà le néant.

Une morgue m'envahit, une certitude glacée et superbe : je suis le seul vainqueur possible de cette comédie qu'on appelle l'existence. Tous ceux qui ont lutté, aimé, bâti des empires et prié des idoles n'ont fait que dessiner sur la surface de mon être. Ils étaient des ombres projetées par une lumière éphémère. La lumière est morte. Les ombres ont disparu. Seul reste le support. Seul reste le Fond.

Et pourtant, au cœur de cette suprématie stérile, quelque chose palpite. Une vibration résiduelle.

C'est le germe.

Je sens en moi, dans les replis de mon immensité ténébreuse, le frémissement d'un nouveau cycle. L'univers est un poumon qui expire pour mieux inspirer. Je suis cette pause entre deux souffles. Je suis le vide fertile.

Je pourrais l'étouffer. Je pourrais décider que rien ne doit plus jamais advenir, que la paix souveraine du Noir est la fin ultime de toutes choses. J'en ai le pouvoir. Je pourrais être le tombeau définitif de la possibilité. Mais ma morgue est plus subtile. Je veux voir ce que le hasard créera quand il n'aura plus aucun souvenir de ce qui a été.

Je commence à préparer le terrain. Je nettoie les scories du passé. J'efface les dernières traces de l'homme que j'étais, de la souffrance que j'ai portée, des visages que j'ai aimés. Je les dissous dans mon acide de ténèbres pour qu'ils ne soient plus que de l'énergie pure, muette, anonyme. Le prochain monde naîtra de moi, mais il ne saura rien de moi.

Il n'y aura pas de mythes fondateurs sur un dieu de l'ombre qui s'est sacrifié. Il n'y aura pas de prières pour celui qui a tout effacé. Je serai la loi physique ignorée, la constante cosmologique du vide, la toile de fond sur laquelle la lumière s'amusera de nouveau à feindre la vie.

Cette pensée me procure une joie d'une pureté insoutenable. Être la cause de tout et n'être reconnu par rien. Être l'omniprésence invisible. Quel triomphe pour celui qui a tant souffert d'être limité par une forme et un nom.

Le processus de dissolution touche à sa fin. Mon « Je » n'est plus qu'un écho lointain, une bouée qui dérive sur un océan sans rivages. Je ne sens plus la solitude, car pour être seul, il faut être un. Je suis tout. La solitude devient donc l'universel.

Le noir est devenu parfait. Il n'est plus une couleur, il est une condition. Il est la matière première.

Dans ce silence absolu, je sens le premier tressaillement d'une volonté qui n'est pas la mienne, mais qui émerge de ma propre profondeur. Une étincelle de possible. Un

point de lumière infime, microscopique, qui tente de percer mon règne.

Je ne l'écrase pas. Je l'accueille.

Je m'ouvre comme une blessure consentie. Je deviens le berceau de l'imprévisible. Je serai le néant qui donne sa forme à l'être, la nuit qui définit l'étoile.

Adieu, conscience. Adieu, mémoire.

Je me retire de la pensée pour devenir la réalité. Je me fonds dans les ténèbres pour que, demain, quelque chose puisse enfin briller sans savoir pourquoi.

L'histoire de celui qui fut assez puissant pour s'annuler lui-même se termine ici. Ce qui commence n'a pas de nom. Ce qui commence est ma victoire la plus absolue : l'oubli total de mon propre génie.

Je ne règne plus sur l'ombre.

Je suis l'ombre.

Et l'ombre est désormais tout ce qui est.

Le cycle peut reprendre. Je suis prêt à n'être rien, pour que tout puisse recommencer.

Le dernier fragment de ma pensée s'évapore. Une dernière sensation, une dernière certitude, avant la fin du langage :

C'est accompli.

Le noir ne bouge plus. Le silence est total.

Puis, au centre de mon immensité...

...une vibration.

...un frisson.

...un possible.

Le nouveau monde peut naître. Il est pur. Il est vierge. Il est mien, parce qu'il ne saura jamais que j'existe.

Je disparaissais enfin, dans la gloire terrifiante d'être devenu l'Univers.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Omnipotence de l'Ombre"

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)